

Capsule linguistique

Semaine du 21 mars 2016

La langue est une substance malléable et vivante



d'extinction.

Si les rectifications orthographiques, les néologismes et la francisation de mots étrangers révèlent la richesse et la vitalité du français, ces manifestations n'en effraient pas moins les défenseurs de la langue normative, qui y associent un danger de contamination, de dégénérescence, voire

Il faut rappeler qu'au seizième siècle, on avait l'impression que la langue française était perfectible et qu'elle progresserait en s'enrichissant. On récoltait les archaïsmes, les régionalismes, les emprunts et les néologismes. Et bien qu'on ait entrepris à l'époque classique de fixer le français, certains grammairiens comme Vaugelas se voulaient non prescriptifs et recherchaient l'*usage*, défini comme étant *ce qui se dit*. Au dix-neuvième siècle, cette idée persiste. Victor Hugo déclare en effet avec lyrisme : « La langue française ne s'est pas fixée et ne se fixera point. [...] Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées. [...] C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sous une forme donnée. [...] Les langues ni le soleil ne s'arrêtent pas. Le jour où elles se fixent, elles meurent. »¹

Alors que dans un bon nombre de domaines de la vie sociale on applaudit le progrès, de nos jours le changement linguistique est souvent perçu comme une décadence. Pourtant, comme le dit Hugo, une langue est vivante lorsqu'elle est parlée et qu'elle évolue. Au fil du temps, elle réalise des gains et des pertes en fonction de l'usage qu'en font ses locuteurs. Des mots se révèlent, venant enrichir son lexique; d'autres se taisent parce que peu utiles pour nommer les réalités contemporaine ou géographique. Les auteurs inventent pour mieux dire, illustrer, créer des effets stylistiques. San-Antonio, par exemple, ne se restreint pas : il recourt aux néologismes et aux différents registres de langue, comme il le fait dans l'extrait suivant pour se moquer avec verve des puristes :

« Notre langue n'est pas la propriété exclusive des ronchons chargés de la préserver; elle nous appartient à tous et, si nous décidons de pisser sur l'évier du conformisme ou dans le bidet de la sclérose, ça nous regarde! Allons, les gars,

¹ HUGO, Victor. *Préface de Cromwell*, Paris, Éditions Hachette, 2013.

verbaillions à qui mieux mieux et refoulons les *purpuristes* sur l'île déserte des langues mortes. »²

N'est-ce pas l'abondance des possibles et la diversité qui donnent envie de la fréquenter, la langue, de jouer avec elle, puis, potentiellement, de la maîtriser?

Comme on l'a dit dans la précédente capsule linguistique, il est dommage que les expressions imagées québécoises ne soient pas répertoriées dans les ouvrages de référence publiés en France, alors que les plus familières expressions françaises s'y trouvent. C'est parfois avec réticence que les lexicographes intègrent enfin ce que l'usage propose : ils signalent souvent après une entrée que celle-ci s'éloigne de la norme. Le mot *dépendamment* par exemple est dit, dans le *Robert*, « RARE. (COURANT au Canada). » Rare et courant à la fois ? Voilà une contradiction peu flatteuse pour le français québécois!

Il est aussi surprenant de constater que plusieurs mots de la langue courante « n'existent pas » selon le *Robert*. Sauriez-vous dire, parmi les mots suivants, lesquels ne sont pas consignés dans ce dictionnaire : *nominer*, *gratifiant*, *procrastinateur*, *solutionner*? Tous y ont été récemment intégrés sauf *procrastinateur* et *nominer*. *Solutionner*, qui peut être remplacé par *résoudre*, est pour sa part critiqué. Pourtant, ces mots utilisés parlent d'eux-mêmes.

La nouvelle orthographe apporte quant à elle plus de cohérence aux règles du français et privilégie une francisation croissante. Elle le modernise en quelque sorte! Pourquoi s'offusquer qu'elle admette maintenant l'orthographe *piéta* au lieu de *pietà*? Que deux-mille-seize s'écrive avec des traits d'union partout? Que bélouga s'épèle enfin comme il se prononce? Certes, comme le soutient la linguiste Marina Yaguello, «accepter le changement, c'est se sentir d'une certaine façon dépossédé, c'est perdre un pouvoir *sur* et *par* la langue»³. Dans le même esprit, craindre un nivèlement par le bas, particulièrement en milieu scolaire, est légitime comme il l'est de se désoler du peu d'importance accordée à la culture générale. Il ne faut cependant pas confondre la défense de la place du français et des cultures francophones dans le monde avec la défense du bon usage menacé. Pour que la francophonie résiste et se développe, il faut admettre qu'elle le fasse dans la diversité. Il est contradictoire de vouloir que le français soit mieux maîtrisé et de fragiliser ses locuteurs en érigeant les variétés linguistiques au rang de sous-langue.

La langue est substance malléable et vivante : il revient à tous de la modeler et, à force de fréquentation, de la posséder!

² DARD, Frédéric. *Un éléphant, ça trompe*, 1968.

³ YAGUELLO, Marina. *Le catalogue des idées reçues sur la langue*, Paris, Éditions Points, 2009.

Monik Richard et Mélanie Bergeron

Animatrices de la *Politique de valorisation de la langue*
CAF (local A-492, poste 7352)